



# KILL THE COW

*Concert entrecoupé de propos sur l'amour et de massages sensuels*

HERVÉ GUILLOTEAU / GROSSE THÉÂTRE

Création automne 2011

[www.grossetheatre.com](http://www.grossetheatre.com)

# KILL THE COW

*Concert entrecoupé de propos sur l'amour et de massages sensuels*

HERVÉ GUILLOTEAU / GROSSE THÉÂTRE

- GROSSE LABO .....	P. 1
- <i>KILL THE COW</i> .....	P. 3
. AVANT-PROPOS .....	P. 3
. LE POINT SUR <i>KILL THE COW</i> .....	P. 6
. L'EQUIPE .....	P. 18
. LA PRODUCTION .....	P. 20
- EXTRAITS DE PRESSE .....	P. 21

## GROSSE LABO

### La démarche

En septembre 2009, Hervé Guilloteau – artiste associé au TU-Nantes – et Grosse Théâtre ont mis en route un travail de recherche et d'expérimentation théâtrales baptisé *Grosse Labo*.

Grosse Labo, « c'est un cercle d'artistes à qui je confie mon cerveau, de manière à le vider de quelques obsessions. Je souhaite échanger nos points de vue sur des faits, des observations, des connaissances, des fantasmes... autant de motifs pour initier un travail à la scène ».

Grosse Labo, c'est donc un groupe qui palpe l'air du temps, cherche, invente, questionne la nécessité du théâtre. L'aventure privilégie l'écriture au plateau et invite le public à participer à ses tentatives.

Dans ce contexte, les acteurs sont d'abord considérés comme des penseurs, leurs propositions constituant les fondements même du dispositif et du propos. La collaboration avec de nouveaux auteurs est aussi au cœur des préoccupations du Grosse Labo.



© Jérôme Blin/Bellavieza

### Grosse Labo initié au TU-Nantes et au Nouveau Théâtre d'Angers (NTA)/Centre Dramatique National des Pays de la Loire

Au TU, *Grosse Labo 1* (septembre 2009) et *Grosse Labo 2* (novembre 2009) révélaient sous forme de "prototypes" l'état du travail et de la réflexion.

En mars 2010, troisième et ultime rendez-vous de la saison au TU-Nantes, *La victoire* s'affichait comme le dénouement de cette entreprise singulière.

La recherche s'est prolongée en mai 2010 pendant une résidence de trois semaines au Nouveau Théâtre d'Angers (NTA)/Centre Dramatique National des Pays de la Loire, incluant cinq représentations d'une version remixée de *La victoire*, dans le cadre du festival *Jours Etranges*.

Tout comme le TU-Nantes avec *Grosse Labo's Back* au printemps 2011, le NTA/CDN d'Angers a choisi de poursuivre l'accompagnement de *Grosse Labo* la saison prochaine en accueillant la création originale de *KILL THE COW* à l'automne 2011. La vie de cette proposition évoluera au cours de la saison, notamment par un retour au TU-Nantes en décembre 2011.

## Grosse Labo nomade

Une équipe s'est donc constituée, un langage commun est né, les théâtres ont manifesté leur intérêt, des éléments précieux sur lesquels Hervé Guilloteau s'appuie pour poursuivre cette démarche évolutive.

Grosse Labo est à la recherche de nouvelles escales. « Là aussi, il y a des choses à inventer ! Dans l'absolu, on aimerait jouer partout. Dans la réalité, on joue là où on nous le demande, là où le spectacle est accueilli. Et dans le meilleur des cas, des rencontres avec le public, avant ou après la représentation, sont organisées. Parfois un stage est proposé.

Ce qui me manque, c'est de savoir où je suis, qui vit là, et d'intégrer ou pas ces éléments nouveaux au spectacle. Cela peut se formuler par la présence d'un invité sur scène, par une interview, par la démonstration d'une compétence ou d'un talent particuliers. Il peut aussi ne rien se produire du tout, à savoir rien de spectaculaire.

C'est difficilement réalisable sans appréhender auparavant le territoire hôte. Certains artistes ont besoin d'un enfermement total pour pouvoir créer, moi c'est tout le contraire. Je ne recherche pas de résidences au calme, je recherche le bruit. Je n'ai jamais rien produit entre quatre murs !

Et c'est pourquoi je souhaite en discuter avec les théâtres, imaginer avec eux la singularité d'une collaboration propre au territoire investi et inventer avec eux leur participation à ce *KILL THE COW*. En amont du spectacle et au-delà de sa représentation, c'est le rendez-vous qui m'intéresse. Là où ça aura lieu, ça suppose auparavant de dénicher, de boire quelques verres, de parler avec ceux aussi qu'on ne suppose pas. Là-dessus, je me fais confiance. »



© Jérôme Blin/Bellavieza



## AVANT-PROPOS

J'aimerais bien mettre en scène un spectacle de guerre. Comme un film de guerre. Mais le seul grand conflit auquel j'ai participé remonte à l'adolescence. Le seul combat que j'ai mené fut contre la maladie, lorsqu'une paralysie d'origine médullaire décida subitement de contrarier le fonctionnement normal de mon corps. Ceci, j'en ai parlé la saison dernière. *Grosse Labo* et *La victoire*, le spectacle qui en est né, ont tenté d'interroger ceci : « Et même dans le pire des cas, je vous dis que souffrir constitue un levier et peut être moteur ! ». À voir.

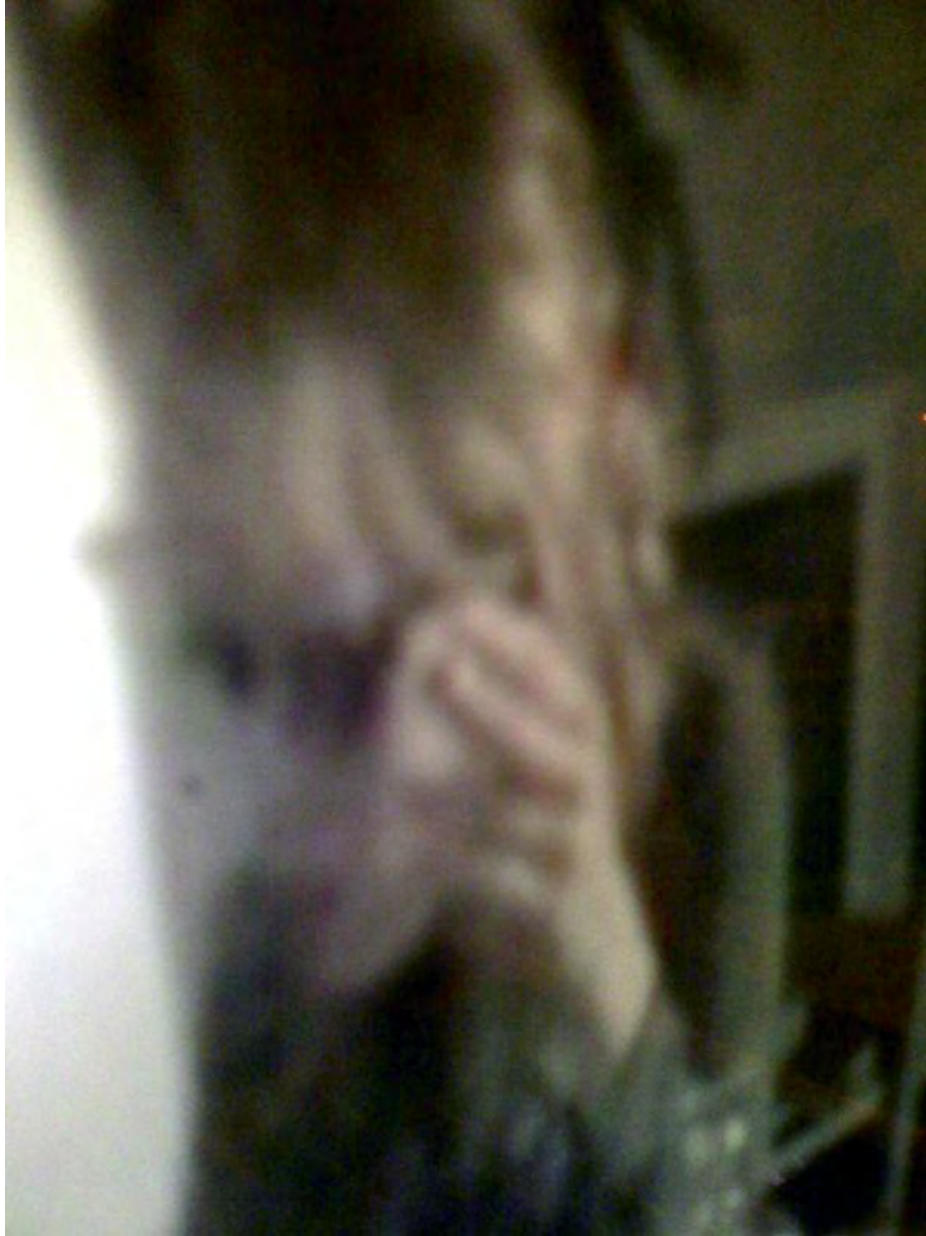
Une fois guéri, je m'étais promis de ne plus jamais me plaindre à cause d'une morsure d'abeille et ce n'était pas non plus une histoire d'amour qui allait m'ébranler ! C'est pourtant ce qui m'arrive. L'abeille, je m'en suis sorti en appliquant un spray sur la plaie. Tandis que l'amour, ça me fait un mal de chien et je revis mon drame en écoutant *Flash delirium* en boucle, un titre de MGMT, en rêvant que ce soir, B. est là et me rejoint, sur la scène où je vais jouer le morceau, pour 1 400 spectateurs environ, dans la ville où nous nous sommes connus, pendant qu'un vidéaste projette des images d'éoliennes et de canards sauvages. Et puis très vite nous sommes fatigués, alors je pose ma guitare, B. et moi quittons la scène, le public indulgent respecte ça, un chauffeur nous reconduit à la maison.



Sur plancul.fr, sofaraway a écrit : « Je suis pour l'amour ». Je suis tenté de lui répondre : « Très peu de gens sont contre ! ». Bomaxo06 s'est déjà manifesté : « 34 ans, tbn (très bien membré), cherche relation avec hygiène irréprochable avec une ou plusieurs femmes, homme bi léger toléré, peux recevoir ou me déplacer ».

J'ai peur que ça ne passe pas. Alors que partout ça pète, une histoire d'amour, j'ai peur que ça ne passe pas.

Pourtant, je suis certain que l'originalité intrinsèque de ce projet réside dans la transgression que constitue aujourd'hui le fait de présenter sur une scène publique, ce qui relève d'un drame le plus intime. D'abord, parce que mon histoire d'amour vaut autant qu'une autre. Ensuite, parce que les mythologies modernes occidentales et les progrès du savoir humain ne sont parvenus ni à atténuer l'ampleur d'une catastrophe du cœur ni à raisonner l'homme face à son impuissance et sa démenche. Et encore moins à me raisonner, moi.



Dimanche, **Marine** de Missolz m'invite à dîner dans un restaurant, parce qu'elle considère qu'il ne faut pas laisser les gens libres de décider de ce jour par eux-mêmes. Nous profiterons sans doute de ce moment pour faire un point sur *KILL THE COW*.

## LE POINT SUR *KILL THE COW*



### - D'AMOUR. BIEN. AS-TU DÉFINI UN AXE ?

- J'ai eu du mal à savoir sous quel angle j'allais aborder ma propre histoire. D'autant qu'il n'y a là aucun intérêt personnel puisque j'ai décidé qu'elle était terminée. Bien entendu, j'ai eu le temps d'analyser ce qui s'était passé mais c'est digne de *Toute une histoire*, la quotidienne de Delarue. Le thème de l'émission serait : « J'ai vécu avec quelqu'un qui me trompait, qui voulait le beurre, l'argent du beurre et le cul de la crémière ». Rien de neuf.

- Mais j'ai repensé à cette époque de l'année où j'avais décidé d'accepter ce statut d'homme trompé, considérant que je devais essayer de respecter la liberté de l'autre, malgré tout. Je pris des renseignements. Je détiens des documents passionnants provenant du site polyamours.fr où l'on découvre la problématique de ceux qui aiment plusieurs personnes à la fois. C'est triste et rigolo comme la burka. Je me souviens aussi d'une longue discussion avec les videurs d'une boîte échangeuse proche des Gobelins, ils voient tout. Et de ce truc, un soir, qui m'a rendu fou : *Les Inrocks* « spécial sexe » nous expliquaient qu'aujourd'hui, la partouze serait pratiquée autant que le football. Sur les photos, je ne croyais à aucun sourire. Cela dit, je ne crois même pas aux vertus de la révolution sexuelle de 68. Je pense que le discours était finalement très autoritaire et que ça arrangeait bien les mecs parce que ça leur permettait d'aller baiser ailleurs. Et qu'on ne me dise pas que c'est une opinion judéo-chrétienne, parce que ça n'a rien à voir avec une opinion ! Je m'énerve. C'est un vrai truc de tenter de répondre à 68. Quoi qu'il en soit, je me suis fait bien avoir par le discours. Et pourtant, j'aime tellement la mauvaise vie.

- Yahoo ? Hotmail ? Qui sont nos messagers ?





#### - TU AS TOUT DIT SUR B. ?

- C'est extrait du *Livre de l'intranquillité* de Fernando Pessoa : « Je ressentis soudain quelque chose comme de la tendresse pour cet homme. J'éprouvai pour lui cette tendresse que l'on ressent pour la banalité commune de l'humanité, (...) pour son innocence à vivre sans analyser – bref, pour le naturel tout animal de ce dos habillé, là, devant moi. (...) Mon impression était exactement semblable à celle que l'on éprouve devant un homme endormi. Tout ce qui dort se retrouve à nouveau enfant. Peut-être parce qu'en dormant on ne peut rien faire de mal, qu'on n'a pas conscience de la vie – en tout cas le plus grand criminel, l'égoïste le plus fermé sur lui-même est sacré, de par une magie naturelle, aussi longtemps qu'il dort ».

- B. dormait et faisait passer le fantasme avant la vie. Rien ne pouvait se réaliser là, maintenant. Au début, j'ai été séduit car, certes, il y avait là de la déception, mais aussi un terrible besoin d'absolu. Dans la réalité, le conditionnel est employé pour indiquer une simple imagination transportant en quelque sorte les événements dans le champ de la fiction. J'ai cherché à rétablir le présent. B. avait mis le nez dans Pessoa et avait retenu cette phrase : « Il y a du sublime à gaspiller une vie qui pourrait être utile, à ne jamais réaliser une œuvre qui serait forcément belle, à abandonner à mi-chemin la route assurée du succès ! ». Je réagissais : « Mais Pessoa, au moins, il l'a écrit ! ». « Avec toi, on a l'impression qu'on va décrocher la lune ! », disait B. Je confirmais : « Oui et au pire, on aura atteint les étoiles ! ».

- Pourquoi toujours en douter ?



– LA FIN LA FIN !

– Comme les deux derniers actes d’une tragédie. Dans le quatrième, après avoir cherché une solution au drame, l’action se noue définitivement, chez Racine du moins, les personnages n’ont plus aucune chance d’échapper à leur destin. Le nôtre ne serait pas scellé par un mariage d’intérêt ou le bilan d’une guerre. Au final, il serait le fruit d’une prise de tête sans lendemain sur le mode revendicatif du chacun pour sa gueule.

– Au cinquième acte, l’action se dénoue enfin, entraînant la mort d’un ou plusieurs personnages. C’est un lieu de repos plus qu’un endroit pour les dingues, près de Vannes. J’ai essayé de persuader mon médecin de m’y internier. Il a refusé. Quant à B, je n’ai aucune nouvelle.

– L’AXE, C’EST CE RÉCIT ?

– Oui. Non. L’axe ne peut pas être le récit. D’abord parce que l’utopie que je veux servir ne se conjugue pas à l’imparfait. Ensuite parce que le but n’est pas de savoir qui a eu tort ou raison. Aujourd’hui, je pense simplement que l’on peut vivre l’amour que si l’on veut étudier l’amour. C’est l’axe.



– STOP !

– Écoutes, ça tombe bien que tu m’interrompes, parce que tu es au centre de cette idée. Je t’ai imaginée sur scène, plus exactement en dehors de la scène, aux commandes d’une console de laquelle tu gères le son du spectacle en cours. J’aimerais que tu portes tes lunettes à la fois grossières et chics qui te font ressembler à Duras. Je ne sais pas exactement quel est ton statut, c’est plutôt ta fonction qui m’intéresse. Une fonction que tu prends très au sérieux. Car face à toi, **Bertrand** chante et nul doute qu’il chante pour toi. D’un point de vue extérieur, c’est sans doute ton amoureux. Mais l’attention de l’un à l’égard de l’autre et vice-versa est d’un autre ordre. L’exercice ne tend entre vous aucune hiérarchie ni aucune relation clairement identifiable du genre romantique, platonique, ludique, régressif, punitif ou que sais-je.

– Un choix très hétéroclite d’une quinzaine de morceaux va vous permettre de réaliser la performance. Avant chaque chanson, tu annonces clairement le numéro. Par exemple, à la septième chanson, tu diras « chanson numéro sept » et ainsi de suite. Aucune musique n’accompagne Bertrand, seuls quelques sons additionnels produits directement par ta machine viennent agrémenter le show. J’aimerais que cette combinaison active cherche la relation amoureuse dans ce qu’elle fabrique de plus engagé, de plus enduring, de plus singulier, de plus drôle et triste à la fois, de plus secret. C’est proche d’un acte résistant.

– Ce que vous faites là, je n’en sais foutre rien. Si, comme Claudel, on part du principe que ça se passe dans le Monde, je ne vois pas ce qui vous empêcherait d’être là. Quant à l’identité des deux protagonistes... Au théâtre, je ne suis pas passionné par les personnages déjà nommés avant que ça commence. Bizarrement j’oublie très vite qui ils sont, leurs noms, le statut des uns par rapport aux autres, les sentiments qui les lient... J’aime donc qu’un acteur invente son ou ses caractères au cours de la représentation, qu’il décide de naître ou pas, de mourir ou d’être éternel. Et puis je suis un mythomane. Ce soir, dans ce restaurant, le service est irréprochable alors j’ai envie de jouer au client.



– Votre activité, à toi et Bertrand, dramatiquement parlant, exige beaucoup d’hygiène. Vous n’aurez ni le luxe de voyager dans la panoplie des sentiments ni celui de les interpréter. C’est là où se situe toute votre vigilance. Vous savez que cette entreprise doit être désaffectée. Voilà qui nous conduit à ma présence sur scène. Décidons que je m’appelle **If Ledger**, que je vis une post-histoire passionnelle qui m’empêche de travailler, que je conserve un vague statut de producteur, et que j’observe avec intérêt ce que vous réalisez. Au moment où vous serez tentés de rire, de pleurer, d’être autoritaire, de vous mettre en colère, j’en passe et des meilleurs, je vous proposerai de faire appel à des acteurs et des actrices qui le feront à votre place. Je me charge de les engager, ils bossent et je remplis leurs papiers. Si leur prestation est parodique, je ne les paie pas.

– Pendant tout ce truc d’interprétation des sentiments, vous devrez vous concerter pour choisir une queue de rat parmi tout un assortiment de queues de rats que tu t’es procuré. Plusieurs essais seront effectués par tes soins sur la nuque de Bertrand, avant validation. Le seul souci que vous rencontrerez sera lié à l’efficacité de la colle.

– Ce duo, c’était ma première vision. Ce concert, l’absence totale de bavardage, un objet concentré et magnétique. Austère mais pas antipathique, noble mais pas bourgeois. *Bourgeois*, ça veut dire s’asseoir et devenir con. C’est pour ça que, finalement, ils me font chier les films de Claude Sautet. Ettore Scola, *Nous nous sommes tant aimés*, oui.

## – ET LES ACTEURS SENTIMENTAUX DE REMPLACEMENT, ILS S’EN VONT APRÈS ?

– Ne pleure pas ! Bien sûr que non ! Bien sûr que non ils ne s’en vont pas après ! Eux aussi ont forcément des choses à nous dire. Pour qu’ils restent, je ferai en sorte qu’ils nous aiment. Je leur offrirai du saucisson. Tu sais bien que tous mes projets sont pollués par un désir communautaire que je n’assume par ailleurs pas du tout dans la réalité. Vous ne leur parlez pas, mais ils ne représentent pas pour autant une menace.

– Il y a bien sûr une dimension absurde dans ces interventions. Les acteurs s’appellent Gilles, Tanguy, Myriam et Yvette. Je ne cherche pas la désincarnation ou le non jeu. Ça ne se la pète pas privé désinvolte du genre « Salut Gilles, tu fumes toujours des Rothmans ? ». C’est simplement qu’au départ – et c’est aussi votre cas – ils ne sont pas plus qu’eux-mêmes, ce qui n’est déjà pas mal. Je propose simplement un terrain sur lequel vous pouvez vous inventer et vous réinventer, le temps de la représentation. Et ce terrain, c’est le dispositif scénique, ce qui s’y passe et le public présent. Comme je l’ai déjà dit, c’est aussi une manière heureuse d’assumer ma mythomanie. Là, je m’appelle John et toute à l’heure, je m’appellerai Florient. Ça ne veut pas dire caméléon. C’est plutôt un truc d’enfant. Dans la pratique, en répétition, c’est à moi de réunir les bonnes conditions pour libérer l’imaginaire et chaque jour inventer.

## – CONCRETLY ?

– Concretly, **Gilles**, à qui j’ai proposé d’écrire avec moi des dialogues à partir du *Livre de l’intranquillité*, sera intervenu pour interpréter une colère à un moment où, l’un de vous deux pourrait être tenté de reprocher à l’autre le choix de la colle, par exemple. Je n’ai jamais vu ou entendu Gilles se mettre en colère. Les acteurs sont toujours engagés pour ce qu’ils ne sont pas. Je l’ai eu au téléphone.

(Gilles – L’amour ou comment l’éviter ! Allo ? Parce que je n’ai plus envie de me faire chier. Je suis très bien comme ça. L’amour, ce n’est pas logique. En ce moment, j’essaie de raisonner logiquement, presque mathématiquement. Pourquoi ça c’est bien pourquoi ça c’est mal. Tout est relatif. Allo ?

Hervé Pessoa – Oui « *Et cet amour, si nous voulons à toute force le donner, par besoin affectif – alors autant le donner à la chétive apparence de mon encrier qu’à la vaste indifférence des étoiles* ».

Gilles – Ou à soi. Allo ?).



– Quant à **Tanguy**, il devra se mettre en larmes et l’on se demandera si on doit rire. Je vais lui proposer de réfléchir à une histoire qui semble l’avoir véritablement touché. À Nantes, 100 000 personnes s’étaient à nouveau déplacées pour voir *L’éléphant* ou *La girafe* du Royal de Luxe. *Le cours des 50 otages* était vide car toute la foule suivait la bête à un autre endroit de la ville. Tanguy s’y promenait quasi seul. Il a donc aisément repéré ce groupe de trois filles un peu boudins qui marchaient sur le cours en direction du centre. Elles portaient des chapeaux pointus et des déguisements colorés. Il a immédiatement pensé à un enterrement de vie de jeune fille. Elles n’avaient sans doute aucune idée qu’à deux pas, un événement culturel majeur se produisait. Elles s’amusaient bien. C’est tout. Il m’a dit qu’il était *presque* tombé amoureux d’elles. N’importe quoi ! Il a kiffé une image. Je pense qu’on va bien s’engueuler. Je lui dirai qu’il s’en défend mais, qu’au fond, le cinéma social l’intéresse. Il me dira que je suis un cul-terreux profiteuse de la décentralisation théâtrale, je lui répondrai que j’ai été choisi pour tenter un rééquilibrage entre les ploucs et la pléthore des bien nés. Cette querelle nous permettra d’en dire plus sur la projection amoureuse.

– **Myriam** aura été convoquée pour jouer la tension, un état que vous devez de ne pas interpréter non plus. Il y a deux raisons pour lesquelles j'aimerais que son visage soit flou, comme dans une interview de quelqu'un qui souhaite rester anonyme. D'une part parce que je ne connais pas bien Myriam. D'autre part – et c'est la seule pour qui j'ai imaginé un métier parallèle à son activité de comédienne – Myriam est masseuse, spécialiste du body-body et du massage tantrique, elle tient à la discrétion. Myriam a son propre alcool. Elle en trouve assez dans le fait même d'exister. C'est un personnage très toxique.



– Rage, désespoir et vieillesse ennemie. C'est quelque chose qui préoccupe **Yvette**. Elle ne supporte pas l'idée qu'une table puisse vivre plus longtemps qu'elle. Ça lui donne la nausée. Je lui explique qu'une table ne vit pas. Alors pourquoi l'encaustique-t-on ? Je crois comprendre ce qu'elle veut dire. Avec elle, je vais m'attarder sur la notion de compromis dans la relation amoureuse.



© Jérôme Blin/Bellavieza

## - Et la musique ?

- Et la musique de **Federico**. Elle est importante, je ne sais pas expliquer pourquoi. Ah si ! Elle m'inspire encore ceci de Pessoa : *« Je m'attriste davantage de ceux qui rêvent le probable, le proche et le légitime, que de ceux qui se perdent en rêveries sur le lointain et l'étrange. Si l'on rêve avec grandeur, ou bien l'on est fou, on croît à ses rêves et l'on est heureux, ou bien on est un simple rêveur, pour qui la rêverie est une musique de l'âme, qui le berce sans rien lui dire. Mais si l'on rêve le possible, on connaît alors la possibilité réelle de la véritable déception. »* La musique de Federico me fait rêver avec grandeur.

- Et puis, j'ai vraiment envie de danser, même juste une ronde. J'ai trouvé ça sur Wikipédia, le bourreau du Quid et d'Universalis : *« Si aux VIII<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C., l'éducation spartiate est déjà consacrée au métier des armes, la musique occupe une place d'honneur (à cette époque, Sparte est la capitale musicale de la Grèce). Les diverses fêtes sont prétexte à des concours de danse d'un haut niveau de raffinement, nécessitant un entraînement spécialisé »*. C'est une époque fascinante.



© Jérôme Blin/Bellavieza

#### – ET TOI, QUE DEVIENS-TU ?

– If Ledger, producteur continue à servir votre projet en introduisant du réel. Depuis *Occident, La loi des pauvres gens* et *La victoire*, j'ai pris l'habitude d'inviter des gens – comment dit-on ? Du civil ? – qui, sur scène, viennent perturber l'harmonie si tentante. J'invente un alibi ou pas. Leur présence modifie le cours des choses ou pas. Ça crée un autre niveau de lecture. C'est aussi une imagerie vivante. Tu savais que Catherine Hiegel refuse la présence d'un chien ou d'un enfant sur scène à ses côtés. C'est précisé dans ses contrats. Pas folle la guêpe, elle sait bien qu'elle ne fait pas le poids ! Je pense que ce besoin est aussi très personnel. Parfois, le théâtre m'opprime, y compris lorsque je suis en représentation. Il me faut des soupapes, des pauses, pour mieux revenir au drame. Autant les coupures publicitaires sont chiantes à la télévision, autant elles feraient le plus grand bien au théâtre !



## - COMMENT TOUS CES ÉLÉMENTS COHABITENT-ILS ?

- Dans les locaux de stockage de la SFP, je suis tombé sur un décor d'une émission de variété animée par Guy Lux. Ça ne doit pas te dire grand chose, mais il s'agit de ces deux escaliers symétriques qui permettaient au chanteur ou à la chanteuse de faire son apparition. Et lorsque Guy accueillait un duo d'interprètes, ceux-ci surgissaient tout là-haut pendant l'introduction musicale, puis se séparaient empruntant chacun leur escalier, pour se retrouver en bas des marches et reformer leur union. Ces escaliers étaient assez pentus, il s'est d'ailleurs parfois produit des accidents en direct, aussi à cause des robes qui se prenaient dans les talons hauts. Aujourd'hui, ça n'existe plus ou peut-être encore à Vegas. Ce décor devait être stocké depuis au moins trente ans et de la mousse avait poussé entre les marches.

- J'ai imaginé ce décor pour notre affaire. C'est un dispositif très frontal. Bertrand le pratiquera en permanence pour réaliser sa performance tandis que toi, tu feras en sorte que tout se passe bien au son. Je n'aime pas l'idée que tu sois en régie, ça ne produirait rien. À jardin, on fabriquera une colonne derrière laquelle tu pourras te dissimuler.

- Quant à moi, je possède un bureau très chic, très lourd, très ornementé, que je déplace sur scène selon mon envie. Dans mes spectacles, j'ai toujours du mal à préciser mon statut. Je cherche une sorte de conversation avec le public. Rien de plus. Je veux partager le plus possible avec lui l'absurdité de la situation, le mensonge du théâtre. Et puis comme dans une conversation, on fait des pauses, on parle de Sarkozy, de la voisine... Je porte sur mes épaules tout ce qui est là et qui est en train de se produire. Et pour faire « théâtre », je change de nom, je mets un chapeau, des moustaches et hop ! un personnage !

- Les acteurs sentimentaux de remplacement portent des vêtements du quotidien. Ils viennent au boulot. Là où Myriam nous masse, il y a des huiles, du thé, un moniteur et un distributeur de préservatifs.

- L'isolement de Federico est important. Dans ces émissions de variétés en direct, l'orchestre était composé d'au moins cinquante musiciens agglutinés autour et entre les escaliers. Federico, seul dans ce vide, ça peut-être très beau. Il faut qu'on ait envie de lui dire : « Mais Fed, viens avec nous ! ». Mais il n'acceptera pas notre invitation. Je ne sais pas encore s'il écrira des textes sur sa musique. Et dans quelle langue ? Je sais que toi, tu n'aimes pas l'anglais, tu dis que c'est une langue trop aérienne pour que ça produise des choses sérieuses.

- Mes invités sont assis backstage mais ça je ne veux pas en dire plus.

## - LE TEXTE, L'INTERPRÉTATION ?

- Ça va te paraître curieux, je parle beaucoup de Pessoa, mais je dois préciser que *Le livre de l'intranquillité* est juste un matériau. C'est bien sûr un ouvrage remarquable, mais l'énergie qui s'en dégage n'est pas la mienne. « *Mon habitude vitale est de ne croire en rien* », ce n'est pas moi. Je suis en quête du contraire. Oui, c'est juste un matériau. La saison passée, *Brefs entretiens avec des hommes hideux*, le recueil de nouvelles de David Foster Wallace, ne m'a pas quitté, alors que *La victoire* ne lui emprunte que cinq lignes.

- Dans mes premiers spectacles, je me souciais de la logique narrative. C'est toi qui m'a dit ça un jour : s'il y a bien un endroit qui, par nature, peut se passer de logique, c'est le théâtre ! Pour l'heure, je collecte quantité de choses, je réalise une base de données, comme on dit. L'écriture du spectacle va se faire en deux temps. Hors plateau, ce que j'écris n'a pas d'attribution précise à tel ou tel acteur. Ce sont des pensées, des voix, des images convergentes. Les blogs m'inspirent beaucoup. L'introduction de ton spectacle *Angie* m'avait interpellé, surtout quand, par la suite, tu m'as dit que tu avais repris

mot pour mot les déclarations d'une internaute. C'est vrai que cette spontanéité laide, cette pauvreté langagière, ce faux dialogue me procurent quelque chose de tout à fait inédit. Comme si, par ce vide, je percevais mieux le monde. L'écriture du spectacle se finalisera au plateau. Chaque jour inspire le suivant. J'écris le soir. Le lendemain, je fais des propositions aux acteurs, on développe, on garde, on oublie.

– Cette fois, je ne veux pas convoquer les acteurs trop tôt au plateau. Lorsque j'ai créé *Grosse Labo*, je souhaitais former une troupe et proposer aux théâtres d'y vivre. Je pensais que ce qui me manquait, au jour le jour, c'était un plateau. Il faut dire, à ce moment-là, je me faisais un peu chier dans la vie. J'ai réuni l'équipe les mains un peu vides. Les premiers temps, ça a bien pataugé parce que les acteurs pensaient que j'avais des idées plein la tête alors que non ! J'avais juste des intuitions, des envies. J'aimais l'idée de partir de pas grand-chose : un film, un texte, un morceau de musique, une photo. Et hop ! on monte. Et bien de tous les spectacles que j'ai montés, nous n'avons jamais passé autant de temps en dehors du théâtre ! La maison se demandait ce qu'on foutait, aucune demande technique, aucune exigence particulière. En fait, nous n'y étions pas. C'est comme ça que sont nés *Grosse Labo 1*, *Grosse Labo 2* et *La victoire*. Et c'était bien. Ce que je retiens, c'est que quel que soit l'endroit physique où se sont développés ces projets, un langage commun est né. Et je pense que c'est ce qui est précieux dans le travail qu'on propose au public. Ce langage est perçu, entendu au-delà de ce que l'on voit sur scène. C'est comme le plaisir de découvrir un secret sans forcément le comprendre. Peut-être que l'émotion vient de là.

– Je demande aux acteurs parfois de jouer et parfois de tout abandonner. Car j'adore quand un comédien se relève comme pour sauver le monde. Et qu'il est vraiment certain qu'il peut le sauver. Ça me rappelle une anecdote avec Bertrand à Bruxelles au musée. Nous étions devant un tableau de Jérôme Bosch, une scène de banquet, où l'on aperçoit un type bourré qui s'est fourré une flûte dans le cul. Je dis à Bertrand : « Tu as vu ça ? Il est dingue ! Il se met une flûte dans le cul ! ». Bertrand me répond : « Non non, il n'est pas dingue, il est juste persuadé qu'il peut jouer de la flûte avec son cul ! ».



## – B. FINIT-IL PAR TE REJOINDRE SUR SCÈNE ?

– Ils offrent un Carambar avec le café maintenant ? « *Un pigeon drague un moineau : – Ça te dirait de prendre un ver ?* ».

– De qui me parlais-tu ? Ah mais je ne t'ai pas dit, j'ai rencontré M. C'est un peu compliqué parce que M. vit en couple au Canada...

– “*Des convictions profondes, seuls en ont les êtres superficiels*”. Parfois, il me rend bien service ce Fernando!

- « JE CROIS QUE LA VIE EST UNE VASTE RIGOLADE. C'EST C'EST C'EST QUAND MÊME D'UN VAGUE EXTRAORDINAIRE. LES GENS S'AIMENT SANS LE SAVOIR. ILS SONT INTELLIGENTS SANS SAVOIR CE QUE C'EST QUE L'INTELLIGENCE. ILS PARLENT DE DIEU SANS AVOIR LA MOINDRE PRÉMONITION DE CE QUE J'APPELLE CET ACCIDENT MATHÉMATIQUE FABULEUX QU'EST LA CRÉATION ETC ETC... ALORS QUAND MÊME IL Y A ÇA QUI A ÉTÉ DONNÉ, CETTE PERFIDIE DU DÉsir, DE LA PASSION, DE L'AMOUR QUI VOUS FAIT, QUI VOUS DONNE L'ILLUSION D'EXISTER. C'EST TRÈS BREF ».

- Il va être très bien ce spectacle !

## L'EQUIPE

**Metteur en scène :** Hervé Guilloteau

**Assistant :** Gilles Blaise

**Comédiens :**

- Gilles Blaise
- Tanguy Bordage
- Marine de Missolz
- Bertrand Ducher
- Yvette Poirier
- Myriam Soccolof

**Musique :** Federico Pellegrini

**Régie lumière :** Thierry Mathieu

**Régie son :** Guillaume Bariou

*Distribution en cours.*

### Hervé Guilloteau

En 1998, Hervé Guilloteau débute la mise en scène avec la création de *L'héritage* de Bernard-Marie Koltès puis de *Peepshow dans les Alpes* de Markus Köbeli en 2000. En 2001, il rencontre Daniel Keene qui lui confie ses pièces courtes ; trois d'entre elles composeront le spectacle *Ni perdus ni retrouvés* créé en 2002. Cette même année, il découvre *Les Frères Robert* de Arne Sierens ; c'est finalement comme acteur qu'il participera à la création française de la pièce sous la direction de Johan Dehollander. A partir de cette date, il est aussi régulièrement distribué dans les créations de Yvon Lapous, directeur du Théâtre du Loup (*Buffet froid* de Bertrand Blier en 2007, *Le retour* de Harold Pinter en 2008). De 2003 à 2006, il s'associe à Rémi de Vos, avec qui il réalise trois spectacles : *Code bar*, *Ma petite jeune fille* et *Occident*. En 2007, il se joint à Jackie Berroyer et Sylvain Chantal pour l'écriture de *La loi des pauvres gens* ; il dirige la création présentée en janvier 2008. En août 2008, il présente *Monologue sans titre* de Daniel Keene dans sa version anglaise au festival *Some French Friends* à Tucson/Arizona. En 2009, Yasmin Rahmani propose à Hervé Guilloteau de concevoir ensemble un spectacle à caractère autobiographique baptisé *My Way*.

Artiste associé au TU-Nantes, Hervé Guilloteau a initié en septembre 2009 un travail de recherche et d'expérimentation théâtrales baptisé *Grosse Labo* qui a abouti au spectacle *La victoire* en mars 2010. L'expérience *Grosse Labo* se poursuit en 2010/11. Il a récemment travaillé avec Nadia Xerri-L, auteur et metteur en scène de *L'instinct de l'instant* (création en février 2011).

### Gilles Blaise

Gilles Blaise a travaillé avec le Théâtre de la Chamaille, Yvon Lapous, Claudine Hunault, Laurent Maindon, Michel Liard. Il a écrit et mis en scène *Prise de tête*. Il a monté des textes autour de Rimbaud, Bukowski, Artaud. Il collabore également avec *Les Aphoristes* et plus particulièrement avec Yannick Pasgrimaud sur *Le retour à la maison* d'après Matéi Visniec.

Il commence à travailler avec Hervé Guilloteau en tant qu'acteur dans *Occident* de Rémi de Vos puis le rejoint sur l'expérience *Grosse Labo* en 2010 pour le spectacle *La victoire*.

### Tanguy Bordage

Tanguy Bordage a suivi les cours du Conservatoire National de Région de Nantes entre 2005 et 2007. Il a participé à des spectacles mis en scène notamment par Loïk Auffret, Aléxi Djakéli, Mickaël Le Bihan ou Léo Bossavit. Il a commencé à travailler avec Hervé Guilloteau au moment du lancement de *Grosse Labo* en septembre 2009 et a joué dans *Grosse Labo 1*, *Grosse Labo 2* et *La victoire*.

### Bertrand Ducher

Bertrand Ducher a travaillé avec Enzo Cormann, Hervé Tougeron, Laurent Maindon, Monique Hervouët, Arne Sierens (*Les frères Robert*) et a notamment joué dans la plupart des créations d'Yvon Lapous (*Le temps et la chambre*, *Les mains sales*, *Dreyfus*, *Buffet froid*, *Le Retour*, *Le voyage d'Alice en Suisse* - projet en cours...). Depuis plusieurs années, il collabore comme acteur avec Hervé Guilloteau : *La victoire*, *Grosse Labo 2*, *Grosse Labo 1*, *La loi des pauvres gens* (Jackie Berroyer/Sylvain Chantal), *Occident*, *Ma petite jeune fille* (Rémi de Vos) et *Ni perdus ni retrouvés* (Daniel Keene). Il travaille actuellement avec Nadia Xerri-L., auteur et metteur en scène de *L'instinct de l'Instant* (création février 2011).

### Marine de Missolz

Après des études de philosophie, elle intègre en 2006 l'école de théâtre du T.N.B. dirigée par Stanislas Nordey à Rennes, dont elle sortira en 2009 avec un diplôme national de comédien ainsi qu'une licence d'art du spectacle. A sa sortie, elle joue dans *399 secondes* de Fabrice Melquiot, mis en scène par Stanislas Nordey. Ensuite, elle met en scène *La triste désincarnation d'Angie la Jolie* à la scène nationale de Cherbourg. La même année, elle joue dans *Faire*, écrit et mis en scène par Frédéric Mauvignier dans le festival off d'Avignon. Elle collabore actuellement comme assistante à la mise en scène auprès de Nadia Xerri-L., auteur et metteur en scène de *L'instinct de l'Instant* (création février 2011). Elle travaille également sur la prochaine création de Christophe Fiat (mars 2011) et a entrepris parallèlement une licence de serbo-croate.

### Yvette Poirier

Ancienne élève de l'INSAS à Bruxelles, Yvette Poirier a travaillé en Belgique avec notamment Charlie Degotte, Eric Sleichim et Martine Wijckaert. Ces dix dernières années elle a travaillé avec Michel Liard (*Le Saperleau*, *Andromaque Série Noire*, *La langue d'Anna*), Patrick Pelloquet (*Peepshow dans les Alpes*, *Inventaires*, *La bataille de Waterloo*, *Entonnoir*) et Yvon Lapous (*Les larmes amères de Petra von Kant*, *Le voyage d'Alice en Suisse* - projet en cours). Après *Ni perdus ni retrouvés*, *Ma petite jeune fille* et *Occident*, Yvette Poirier retrouve Hervé Guilloteau dans *Kill the cow* après l'avoir assisté à la mise en scène sur *La victoire*.

### Myriam Soccolof

Après trois ans au Conservatoire d'Art Dramatique de Région de Nantes de 2001 à 2003, Myriam Soccolof a intégré l'Ecole Régionale d'Acteurs de Cannes (ERAC) dont elle sort diplômée en 2006. Elle vient de participer à un long métrage : *Les insensés* réalisé par Béatrice Cordon. Elle a ces dernières années travaillé avec Xavier Marchand, Jean-Charles Raymond, Emilie Ramon, Sharmila Naudou et Claire Rommelaere, Stéphan Vuillet, Gwenaël Morin, Alexandra Tobelaim, Claire Lasne et Richard Sammut, Nadia Vonderheyden, Alain Neddham.

## Federico Pellegrini

Federico Pellegrini est le chanteur de *French Cowboy*, l'unique membre de *Lonesome French Cowboy* et l'ancien leader de *The Little Rabbits*. Il a signé la bande originale de *Atomik Circus* réalisé par Didier et Thierry Poiraud. Il a enregistré avec Helena Noguerra l'album *Dillinger Girl et Baby Face Nelson*. Son dernier album (*Isn't My Bedroom*) *A Masterpiece* est sorti en février 2010. Il travaille actuellement sur un 4 titres prévu pour la fin de l'année avant un nouvel album pour 2011.

Federico Pellegrini a déjà collaboré avec Hervé Guilloteau sur la reprise américaine de *Monologue sans titre* de Daniel Keene (festival *Some French Friends*, Tucson-Arizona, août 2008). Il a participé à *Grosse Labo 1*, *Grosse Labo 2* et *La victoire*.

## Thierry Mathieu

Régisseur, concepteur son et lumière pour le théâtre depuis 1981, il travaille notamment pour des compagnies : le Théâtre la Chamaille *Bas ventre*, *La descente d'Orphée*, la Compagnie Michel Liard *Ma Solange*, Les Aphoristes (François Parmentier – Yannick Pasgrimaud) *Richard III*, ou encore Christian Rist *Le partage de midi* et Yvon Lapous *Les mains sales*, *Buffet froid*, *Le Retour*, *Les larmes amères de Petra von Kant*... Ces dernières années, il a travaillé avec Hervé Guilloteau sur *Occident* (Rémi de Vos), *La loi des pauvres gens*, *Grosse Labo 1*, *Grosse Labo 2* et *La victoire*. Il est également formateur en écoles de régisseurs (DMA régie spectacle, option lumière et option son).

## PRODUCTION

**Production** : Association meta jupe / Cie Grosse Théâtre

### Co-Production :

- Nouveau Théâtre d'Angers (NTA) / Centre Dramatique National des Pays de la Loire
- TU-Nantes
- Le Carré, scène nationale de Château-Gontier
- La Communauté de Communes de Nozay

Le TU-Nantes et le NTA ont choisi d'accompagner la compagnie en accueillant *Grosse Labo* en résidences de création la saison dernière, lesquelles ont abouti au spectacle *La victoire*.

Cet accompagnement se poursuit sur la saison 2010/2011.

*KILL THE COW* sera créé au NTA-CDN des Pays de la Loire du 14 au 19 novembre 2011 puis au TU-Nantes du 5 au 10 décembre 2011.

Représentation au Mil'Lieu à La Grigonnais le 2 décembre 2011 puis au Carré à Château-Gontier fin février-début mars 2012.

La compagnie est à la recherche d'autres partenaires intéressés pour s'impliquer dans ce projet disponible sur la saison 2011/2012.

Grosse Théâtre est conventionnée par le Conseil régional des Pays de la Loire, le Conseil général de Loire-Atlantique et la Ville de Nantes.

Le spectacle *La victoire* a reçu l'Aide à la Production Dramatique de la DRAC Pays de Loire en 2010.

Hervé Guilloteau et la compagnie Grosse Théâtre sont artistes associés au TU-Nantes pour la saison 2009/2010 et 2010/2011.

### Contact

Grosse Théâtre - 27 av. de la Gare Saint-Joseph - 44 300 Nantes / [www.grossetheatre.com](http://www.grossetheatre.com)

Christelle Guillotin - T. 02 28 23 60 24 / [contact@grossetheatre.com](mailto:contact@grossetheatre.com)

Jean-Louis Fournier - T. 06 27 28 58 88 / [jeanlouis.fournier@free.fr](mailto:jeanlouis.fournier@free.fr)

## EXTRAITS DE PRESSE

### **La Victoire, les doigts dans le nez, d'Hervé Guilloteau**

*La Victoire*, c'est l'histoire d'Hervé, un paraplégique qui s'est remis à marcher... Non, *La Victoire*, ce sera l'histoire de Gaëtan qui veut être le plus fort du monde. Ce sera aussi l'histoire de Gilles qui veut boire que de l'eau et fait une fixette sur les ateliers rotin; c'est celle de Marylin la coach du mental tendance hystérique; c'est Bertrand qui se rêve en Tramb Hair coiffeur pour dames... *La Victoire*, étape finale de l'expérience Grosse Labo initiée au TU, ce sera, et c'est, tout cela. Un grand foutoir d'histoires pas drôles mais très drôles qui se connectent ou déconnectent. Des instantanées de cerveau, une immersion dans les obsessions et névroses de chacun. Des histoires qui n'ont pas plus de fin que nos conversations. Une baignoire qui se vide et se remplit.

Psychanalyse subventionnée qui ne raconte rien mais dit beaucoup, *La Victoire* n'est pas un "spectacle de merde" comme dit dans le sublime monologue de fin emprunté à François Beaune. *Elle est ce qui reste du théâtre après un incendie*. Sain. Et au final, c'est bien l'histoire d'Hervé Guilloteau, metteur en scène qui s'est pris des gnons - et en a donné - mais s'est relevé, qui nous est racontée. Guilloteau peut courir. Il gagne haut la main "l'échec victorieux à raconter son histoire". Qui excelle dans l'art de maîtriser l'espace et le temps, jamais vides, et comédien irradiant quand il intervient. *La Victoire*, c'est aussi celle de ces comédiens - des fidèles de Guilloteau ou Lapous - qui n'ont jamais été aussi bons et justes, avec une mention spéciale émotion au *What the matter with your Rock ?* de Nina Simone repris par Federico Pellegrini.

Véronique Escolano - OUEST-FRANCE 27 novembre 2010

### **Grosse labo, la soirée-clip d'Hervé Guilloteau**

Fantasmatique. « Là, on me reconnaît un univers personnel qu'il est temps d'exploiter. Je le livre seul, sans auteur associé. J'utilise d'autres sources : la photo, le cinéma, les médias, un texte de David Foster Wallace sur la souffrance, des souvenirs, des infos accumulées au fil du temps. J'ai envie de montrer non pas ce qui arrive de terrible aux gens, mais le moment où leur monde fantasmatique commence à déborder sur la triste réalité. »

Scandaleux. « Le monde du théâtre d'aujourd'hui pose un cadre dans lequel je n'arrive plus à m'inscrire. Et la durée de vie des spectacles est si courte ! Soit on se dit que c'est scandaleux, soit on décide d'accepter et de développer une dynamique de performance. Mais il faut remettre les pendules à l'heure. »

Langage. « Je cherche la parole. Ou plutôt le langage. Si l'avant-garde ne donne pas un nouveau sens au langage, il peut disparaître. Pour la suite, j'ai envie de m'associer à des auteurs, de trouver le poète rebelle qui va me séduire.

Grosse Labo1. « C'est le premier d'une série de trois épisodes sur l'année. Mais, ce n'est pas une répétition. C'est une soirée-clips, une série de vignettes. Une pièce qui peut disparaître totalement après mercredi.

Isabelle Labarre - OUEST-FRANCE 29 septembre 2009

### **La loi des pauvres gens de Sylvain Chantal/Jackie Berroyer : total foutraque**

*La loi des pauvres gens* est un Ovni qui mérite quelques avertissements : public fêru de dramatique ou dramatiquement rigide, âmes sensibles, hypocondriaques et patients suivis en « conothérapie », s'abstenir ou tenir... En revanche, lecteurs de Charlie Hebdo, fanatiques du total foutraque, adeptes de Jackie Berroyer, de blagues de potaches, d'humour à la Nuls et d'absurde, de live et de pensées qui partent en live, venir et revenir car chaque jour, le texte varie, avarie.

Le spectateur se marre. A l'ouest, il prend le sens de l'humour, sans interdit qui le fait passer du coq à l'âne, du poney à l'alcool de chemise ou du fémur...

Véronique Escolano - OUEST-FRANCE / 17 janvier 2008

### **Monologue sans titre de Daniel Keene**

Il se trouve seul sur scène comme le jeune homme dont il interprète les lettres se trouve seul dans une ville inconnue. Sa solitude sur le plateau nu renvoie à la solitude de Matthew, dont la vie apparaît par bribes, par pulsion de partage, parce que c'est la tendresse qui lui manque – parce que les lettres qu'il adresse à son père restent sans réponse. Par pudeur, même s'il appelle finalement au secours, ses lettres ne disent pas tout et c'est cette béance désespérée qui nous apparaît.

Alin Moraru reste immobile, reclus dans l'étrangeté du personnage, comme foudroyé par l'immensité du plateau comme par l'immensité étrange de la grande ville, jusqu'à ce qu'un tabouret vole et fracasse le vide crépusculaire tout autour.

C'est le souffle retenu, comme en apnée, que l'on assiste à cette solitude lestée d'espoirs, de pleurs et de gestes brusques où la brutalité vient parfois combler les manques.

Admirable de lumière et de chaleur.

Blog Tu / 27 avril 2007

### **Occident de Rémi de Vos**

*Occident* tend vers la sociologie : un facho alcoolique refait chaque soir la même scène à sa compagne. *Occident* a tout de la tranche de vie glauque. Au sortir du *Flandres* ou du *Palace*, IL s'en prend à ELLE: « putain, salope, je vais te tuer », etc. Un rituel qui est leur façon à eux d'exister ensemble. Hervé Guilloteau évite de se moquer des personnages. Gilles Blaise et Yvette Poirier interprètent des monstres dont nul ne peut dire qu'ils lui sont étrangers. D'autant que les spectateurs du Café de la Danse sont partie prenante : clients d'un bistrot-quartier général des électeurs du Front. De quoi rire jaune.

René Solis – LIBERATION / 15 février 2007

### **Occident contre dent**

Occident, là où le soleil se couche. Là où ils n'iront plus, ne rêveront plus, couple sur sa fin, qui, en crabes échoués, triture leurs restes. Se dépècent.

Occi-dent pour dent, œil pour œil. « Boccident-boxident » est-on tenté de dire. Car la pièce de Rémi De Vos est un combat de boxe. (...) Il attaque. Bonsoir salope. Elle riposte, impassible. Le met à terre, souvent. Elle, de plus en plus cynique et provoquante. Lui, de plus en plus extrémiste, ivre d'alcool et de nationalisme, haineux de l'étranger. La chose politique s'ajoute au vide du couple. Relents du groupe « Occident » des années 68, évidemment. Les rounds se succèdent ainsi, sonnés par des phrases uppercuts qui laissent le spectateur KO – quand ce n'est pas la chanson sur les colonies de Michel Sardou !

De leur voix, de leurs corps, de leurs poings... les comédiens Yvette Poirier et Gilles Blaise, occupent pleinement et intensément l'espace épuré du ring. Sans que jamais les deux acteurs ne se touchent, une pièce charnelle et coup de poing.

Véronique Escolano – OUEST-FRANCE / février 2006

### **Théâtre : succès de *Ma petite jeune fille* au CDDB**

Gaëtan réunit ceux qui l'ont soutenu lors du décès de sa mère. La soirée se passe dans une salle des fêtes miteuse, glauque, moquette aux murs, mobilier de collectivité, néons blêmes. Ils ne sont que sept, piètre succès... La conversation, après platitudes et plaisanteries de comptoir, se transforme en expiation collective d'un drame social ancien, celui d'une petite fille maltraitée.

France moyenne, France profonde, on les connaît tous, ils ressemblent tous à des gens qu'on a connus, côtoyés, qui font peut-être même partie de notre famille et qu'on regarde parfois avec une tendresse un peu condescendante et agacée. Le propos annoncé de la pièce, tourne autour de l'évocation de cette « petite » légèrement handicapée, sans doute battue et abusée par une famille défavorisée. En réalité, toute l'histoire n'est que prétexte à une étude de mœurs à la Balzac, d'une petite ville étriquée, une cruelle série de portraits de beaufs bornés. C'est drôle, tonique, tendre, nostalgique, pas toujours très propre ni très glamour, c'est la vie, de ceux d'en face, on va dire.

LE TÉLÉGRAMME – Janvier 2005